

Et vers lui se penchant dès qu'elle ouvre les yeux,
 Sa mère lui répond par un regard joyeux ;
 Puis, lui parlant tout bas de la voix la plus tendre
 Comme l'enfant du ciel qu'il croit sans doute entendre :
 Dors, dit-elle, mon fils, dors, cher petit amour,
 Que ton front est charmant ! qu'il sera fier un jour !
 Ton père y mit ses traits, il y mettra sa gloire :
 Pour lui chaque combat, pour toi chaque victoire :
 Plus tard, aussi, ta main saisira le pinceau,
 Et qui sait l'avenir caché dans ton berceau !
 Mais si j'obtiens de Dieu la grâce que j'espère,
 Tu seras avant tout l'image de ton père !
 Dors, enfant bien aimé, trop tôt tu grandiras.
 Trop tôt l'ambition t'arrachant de mes bras,
 Pour prix de ces lauriers que follement je rêve
 Troublera le sommeil qu'en paix ton âme achève,
 Vois ton père, dès l'aube au travail enchaîné,
 A vivre loin de nous n'est-il pas condamné ?
 Pourrait-il supporter un si dur esclavage,
 Si tu n'étais pas là pour lui rendre coura-
 Comme il tarde aujourd'hui ! l'on a frappé, je crois ?
 On vient. mais je n'entends ni son pas ni sa voix ;
 Est-ce lui qui voudrait par un doux stratagème....
 Elle n'acheva point. Hélas ! c'était lui-même ;
 Deux amis, le front pâle et tristement baissé
 Apportaient en pleurant son cadavre glacé ;
 Gloire, bonheur, génie, une main satanique
 Avait tout étouffé dans son cœur héroïque,
 Et cet oeil inspiré qui lisait dans les cieux
 D'un linceul éternel avait voilé ses feux.

III.

Le même jour, dit-on, dans une infâme orgie,
 D'une tache de sang la main encor rougeie,
 Un homme au regard dur, à l'âme sans remords,
 Buvaît joyeusement au long repos des morts.
 Le monde s'indigna ; mais dans ses bruits frivoles
 Que reste-t-il bientôt des plus belles paroles ?
 La justice, du moins. Non, la rigueur des lois
 Punit le vol d'un pain, d'un peu d'herbe ou de bois,
 Et le bien le plus cher, le premier bien, la vie,
 Avec impunité peut nous être ravie !
 Il suffit d'être adroit ; on laisse un spadassin
 Exercer en plein jour le métier d'assassin,
 Pourvu que deux témoins, complices de ses crimes
 Prouvent qu'en bonne forme il abat ses victimes.

ADOLPHE DE PUIBUQUE.

Les Forêts du Canada.

A mesure cependant que nous avançons vers le nord, l'aspect de la contrée devient plus sévère ; l'œuvre de la colonisation n'a pas encore franchi cette zone. Les industriels villages qui, plus bas décoraient les bords de la rivière, ont disparu. Ça et là seulement on distingue encore une cabane solitaire, un enclos enfermé dans une palissade en bois, construite en zigzag pour qu'elle résiste plus aisément à la violence des vents. Le reste du sol est inculte, et devant nous s'étendent les vastes, les profondes forêts que l'avidité spéculateur n'a pas encore exploitées.

Quel imposant spectacle ! Quiconque n'a pas pénétré dans l'intérieur de ces forêts du Canada, ne peut se faire une idée de leur profonde étendue et de leur solennelle grandeur. Jusqu'à présent je m'étais plu à croire que nos sapins de Franche-Comté, qui, en certains endroits, et notamment près de Levier, s'élançaient jusqu'à cent vingt pieds de hauteur, étaient les plus beaux sapins du monde. Mais ici il en est qui n'ont pas moins de deux cents pieds d'élévation et quarante-huit pieds de circonférence !

Ce sont là les superbes barons du monde végétal, les Titans de cette terre primitive. Mais, autour de ces prodigieux colosses, quelle admirable variété d'arbres de différentes formes et de différentes grandeurs ! C'est le cèdre, au sombre feuillage, qui seul, a dit Byron, porte constamment le deuil des morts, qui seul voile tristement une tombe quand le chagrin de ceux qui l'ont creusée est déjà effacé ; c'est le platane qui, dans les terrains marécageux, grandit si rapidement que, dans l'espace d'une vingtaine d'années, on peut le voir s'élever à une hauteur de quatre-vingts pieds ; c'est l'orme, dont l'épiderme mucilagineux, séché au soleil, converti en farine, et mêlé avec du lait, sert à faire une bouillie que l'on dit excellente pour les enfants et les malades ; c'est l'érable qui, dans ce pays, remplace la canne à sucre des Antilles. Il n'est pas un paysan du Canada et pas un Indien qui, au mois de mai, par une simple incision, n'en tire aisément un suc abondant dont on fait du sucre, de la mélasse, une liqueur forte comme le rhum, et même du vinaigre. C'est le hêtre qui produit ici, non point une

petite faine comme dans nos contrées, mais des noix triangulaires, pareilles à des châtaignes, dont le pigeon nomade, l'écureuil, l'ours, sont très-avides. L'ours vorace grimpe quelquefois jusqu'à la cime de ces arbres pour en dévorer les fruits avant qu'ils soient en pleine maturité ; le prudent écureuil en fait des provisions, qu'il cache avec soin, pour passer tranquillement son hiver ; et les pauvres gens du Canada disputent aux animaux ces noix de hêtre ; ils en font une décoction qui leur tient lieu de café. (*)

Là s'élèvent aussi des chênes de diverses espèces : chêne noir, chêne rouge, chêne blanc, d'une force et d'une beauté pareilles à celles de ce géant des Ardennes, que le peuple appelle le chêne des quatre fils Aymond. Dans cette brève énumération, je ne puis omettre de citer le bois blanc qu'on emploie à fabriquer de légers canots, pour traverser les rivières, et le bouleau, non moins cher à l'Indien que le bambou aux Chinois, et le cocotier aux insulaires des mers du sud. Avec l'écorce de cet arbre, il façonne la plupart de ses ustensiles de ménage ; il couvre sa tente ; il construit sa nacelle. Cette écorce a environ quatre lignes d'épaisseur, mais elle se divise facilement en lames fines comme des feuilles de papier. Le baron Lahontan raconte que, plus d'une fois, il s'en est servi, dans le cours de son voyage, pour composer son journal, et un auteur moderne, M. Strickland, dit qu'il a reçu plusieurs lettres écrites sur ce papyrus canadien.

Au milieu de ces épais massifs de tiges gigantesques, naissent et grandissent plusieurs arbres fruitiers et des arbustes qui, en automne, se couvrent de baies savoureuses, et une quantité de plantes médicinales.

Ainsi, la peuplade primitive trouvait dans ces grands bois, tout ce qui était nécessaire à ses besoins. Aujourd'hui encore l'Indien non civilisé y va chercher ses principaux moyens de subsistance, et n'y entre pas sans invoquer son manitou. Nul être humain n'y entrera sans éprouver une émotion pareille à celle que l'on ressent quand on franchit le seuil d'un temple. Ces profondes forêts du Canada ne sont-elles pas des temples bien plus grandioses que ceux de l'antiquité, et plus imposants que nos monuments modernes ?

Les sapins, aux pointes pyramidales, y apparaissent comme les flèches aériennes des cathédrales. Les rameaux des chênes et des hêtres en forment le dôme, et leurs troncs vigoureux en sont les piliers. Les peupliers avec leurs tiges flexibles, les bouleaux avec leur écorce blanche s'y élèvent comme des colonnettes ; les saules y déroulent leurs branches comme de légers arceaux ; les pommiers et les cerisiers nous y montrent les vivants ornements que les artistes du moyen-âge se plaisaient à reproduire dans les chapiteaux et dans les voûtes des églises ; la vigne sauvage qui s'enlace à ces arbres y dessine de gracieux festons, et le vert gazon, avec les petites fleurs agrestes qui le parsèment, s'étend comme un tapis de velours dans ces grandes nefs. La main de l'homme a pu déparer, mais elle n'a jamais pu embellir ces merveilleux édifices. Dieu lui-même en est l'architecte, et la nature en est la gardienne active. Quand une de ces majestueuses colonnes, usée par le temps, s'écroule sur sa base, une autre grandit pour la remplacer. Quand les tempêtes ont ébranlé cette immense structure, un bras invisible, une puissance vigilante en rétablissent promptement l'auguste harmonie.

Ténèbres et lumière, jours de splendeur et jours de deuil, tout ici est l'œuvre suprême, l'œuvre virginale de Dieu. La forêt primitive est un de ses plus purs sanctuaires, et, quand on y pénètre, tout ce qu'on y voit, tout ce qu'on y entend, à chaque pas, en chaque saison, saisit la pensée pour l'élever vers lui ; c'est sa voix qui, par les éclats de la foudre, retentit sous ces voûtes majestueuses ; c'est sa lumière qui les éclaire. Dans le jour, le soleil répand ses rayons à travers ces réseaux de feuillage, comme à travers les vitraux colorés d'une chapelle gothique. Dans la nuit, le disque de la lune est suspendu, comme une lampe d'albâtre, sur ces vastes coupoles. L'hiver, lorsque la forêt est ensevelie dans son linceul de neige, elle semble, dans sa tristesse, s'incliner et s'assoupir sous le regard de Dieu. Au printemps, elle se réveille comme un enfant rafraîchi par un salutaire sommeil, et célèbre celui à qui elle doit son repos, son mouvement et sa vie. Ses fleurs ouvrent leurs corolles comme des encensoirs ; ses sapins résineux exhalent l'arôme de leurs bourgeons naissants ; ses acacias et ses cerisiers répandent dans les airs leurs parfums ; ses insectes rampent, courent, voltigent avec un joyeux bourdonnement ; ses oiseaux entonnent dès le matin leur chant d'amour ou leur cantique religieux, et le soir modulent encore de doux accents. Tout est musique et mélodie ; tout, depuis le bruissement des feuilles et le soupir des eaux, jusqu'à la sublime harmonie des

(*) Il y a parmi ces détails plusieurs choses que nous reproduisons sans en garantir l'exactitude.—Réd. J. I. P.